

# Temporalités

Revue de sciences sociales et humaines

12 | 2010 :  
Utopies/Uchronies  
Lire

---

## Edward Bellamy, Cent ans après ou l'an 2000 [1888]

Introduction de Thierry Paquot, trad. de l'américain par Paul Rey, Poche Infolio (collection Archygraphie), 2008

LÉA VIDAL

### Référence(s) :

Edward Bellamy, *Cent ans après ou l'an 2000* [1888], Introduction de Thierry Paquot, trad. de l'américain par Paul Rey, Poche Infolio (collection Archygraphie), 2008, 304 pages.

---

### *Texte intégral*

- 1 Le rêve d'Edward Bellamy (1850-1898), *Cent ans après ou l'an 2000*, parut pour la première fois en édition originale anglaise (*Looking Backward : from 2000 to 1887*, 1888), avant de connaître une première traduction française chez Dentu en 1891.

Cette utopie expose la vie telle qu'elle aurait pu être de nos jours. Ce qui nous vaut de pouvoir comparer la fiction futuriste avec la réalité d'aujourd'hui. À la lecture de ce roman, ce n'est pas un monde aux couleurs des néons fluo que l'on découvre, ni un environnement aux bruits d'autoroute et d'aéroport, encore moins une atmosphère souillée par les vapeurs épaisses des pots d'échappement. La ville de Boston, qui s'étend à perte de vue - ici l'espace imaginé est conforme à celui de nos grandes villes - est le berceau d'une vie calme, silencieuse, sans agressions olfactives et sonores.

2 En fait, l'auteur américain a pensé une réalité qui ne ressemble en rien à la nôtre. Il était loin d'avoir imaginé ce qui caractérise nos sociétés actuelles : les innombrables prouesses techniques et scientifiques qui se succèdent et se dépassent en permanence, dans une course au progrès effrénée et sans bornes. Mais Thierry Paquot remarque à quel point cette évolution était peu prévisible à la fin du XIXe en associant, dans cette vision futuriste trop déformée, un autre utopiste de l'époque, le célèbre peintre anglais William Morris, auteur d'un essai traduit en français sous le titre *Nouvelles de nulle part ou Une ère de repos (News from Nowhere or An Epoch of Rest, 1890)* : « Ni l'un, ni l'autre, n'a perçu à quel point la technique allait s'autonomiser et se subordonner les humains, au point de les environner, tout en fragilisant, à l'excès, la Terre elle-même. » (p. 23). Il est vrai que le très socialiste Edward Bellamy voulait décrire un monde parfait, libéré du capitalisme, avec le souci de révéler « la seule et la meilleure solution possible » (p. 137). Sa solution romanesque décrit donc un lieu idéal sans tension, ni excès de vitesse, où la quiétude, le bonheur et la confiance sont les sentiments dominants dans un optimisme généralisé.

3 Pour la population de Boston, tel qu'elle nous est présentée dans ce livre, l'angoisse du présent et la crainte de l'avenir n'existent plus. L'argent qui était la cause de ces plaintes temporelles est aboli en même temps que les désirs pervers qu'il pouvait susciter : « la soif du pouvoir, l'appétit d'une position sociale, l'ambition de la notoriété et du succès » (p. 103). Il semble bien que l'humanité se soit enfin débarrassée, dans un laps de temps incroyablement réduit au regard de l'histoire, des désirs non nécessaires qu'Epicure considérait comme la cause principale des maux de l'âme. Le luxe a disparu. Mais s'il devait subsister, ce serait pour profiter au groupe plutôt qu'à l'individu, et bénéficier à la société tout entière en servant par exemple à l'embellissement urbain. L'incertitude du lendemain a également disparu. L'avenir est perçu sans danger, sans crainte de la misère, tout aussi paisible que le temps présent, parce que l'ordre économique est devenu pérenne. Dans ce monde, tout est État. L'État est l'employeur de tous et remplace tous les commerçants en accordant le monopole de l'activité aux grands magasins. Son armée est industrielle. Elle engage tous les citoyens âgés entre vingt et un et quarante-cinq ans. Chacun peut choisir sa carrière au sein de l'armée. Côté travail, le temps d'activité est évalué de manière ingénieuse sur la base de l'offre et de la demande (une forme de flexibilité avant l'heure), de sorte que la journée de travail peut varier de cinq minutes à plusieurs heures selon la pénibilité de la tâche. La rémunération est la même pour tout le monde, matérialisée par un bout de carton – le crédit - avec lequel on effectue l'ensemble des « achats ». Dans cette société utopique, les transformations de l'infrastructure et des superstructures de l'entre-deux siècles sont survenues sans heurts et sans la moindre encombre. Car « le changement avait été prévu, escompté longtemps à l'avance. L'opinion publique était mûre, le gros du peuple conquis à l'idée. » (p. 71). C'est pourquoi l'avenir n'était pas craint.

4 L'introduction de Thierry Paquot permet de resituer le livre dans son contexte historique. Ainsi prend-on conscience de l'abondance des fictions utopiques qui ont paru à la même époque. À la fin du XIXe siècle en effet, il s'agissait d'un genre en plein développement qui a vu fleurir de nombreux autres romans futuristes. Et pourtant, dans le lot, c'est l'ouvrage de Bellamy qui semble avoir connu le plus grand succès. Peut-être est-ce dû à sa dimension uchronique, à ce déplacement dans le futur qui laisse espérer la réalisation de tous les rêves et projets. En effet, l'invention d'un lieu imaginaire sur le modèle d'*Utopia* (Thomas More) laisse peu de chance de découvrir un jour un tel lieu ; c'est d'ailleurs pour cette raison que le terme d'utopie est synonyme d'impossible, d'irréalisable pour le sens commun. En revanche, le déplacement dans le futur laisse le champ libre à la concrétisation de tous nos espoirs. Il est bien plus probable que le futur advienne, plutôt que l'on découvre une terre nouvelle

puisque nous connaissons déjà tous les moindres recoins du monde. Assez paradoxalement, alors que le socialiste Bellamy mise sur la société rêvée, c'est le monde que son héros retrouve au réveil qui reste encore le plus proche du nôtre. Monsieur West redescend alors en son siècle natal pour faire face aux réalités du temps présent : disparités sociales, magasins à perte de vue, panneaux publicitaires et nouvelles quotidiennes déplorables... Avec cet aller-retour naît en lui le dégoût de son temps. En bon spécialiste des beaux-arts, Thierry Paquot remarque les reproches que le peintre préraphaélite William Morris adressa à Bellamy sur la piètre qualité de son sens esthétique (auquel nous pourrions ajouter les erreurs de son sens historique). Car l'utopiste américain n'a pas rêvé l'art, faisant comme si la création n'avait guère évolué avec le temps. Le monde qu'il envisage pour l'an 2000 ressort en teinte sépia. Et le bonheur qu'il nous décrit à base de travail et de consommation ne pourrait guère satisfaire nos contemporains. Mais le problème n'est pas là. Ce livre présente un réel intérêt pour notre temps. Il nous renseigne sur une conception de l'avenir émergée du passé. Et c'est pour cela que Bellamy mérite toute attention encore aujourd'hui. Son œuvre, comme le remarque très justement Thierry Paquot, doit se lire en contrepoint. Elle nous donne à voir les angoisses et les espérances d'une époque soulagée par la pensée prospective. Ce n'est pas le moindre de ses mérites.

---

## ***Pour citer cet article***

### *Référence électronique*

Léa Vidal, « Edward Bellamy, Cent ans après ou l'an 2000 [1888] », *Temporalités* [En ligne], 12 | 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 21 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/1437>

---

## ***Auteur***

### **Léa Vidal**

IRSA Montpellier III  
17 rue Abbé de l'Épée 34 090 Montpellier  
[irsa@univ-montp3.fr](mailto:irsa@univ-montp3.fr)

---

## ***Droits d'auteur***



Les contenus de *Temporalités* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.